

HELÈNE LENOIR

**LE MAGOT
DE
MOMM**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE MAGOT DE MOMM

DU MÊME AUTEUR



LA BRISURE, 1994 (“double”, n° 23).
BOURRASQUE, 1995.
ELLE VA PARTIR, 1996.
SON NOM D’AVANT, 1998 (“double”, n° 16).
LE MAGOT DE MOMM, 2001.
LE RÉPIT, 2003.
L’ENTRACTE, 2005 (“double”, n° 56).
LA FOLIE SILAZ, 2008.
PIÈCE RAPPORTÉE, 2011.

HÉLÈNE LENOIR

LE MAGOT
DE
MOMM



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur remercie le département du Nord
ainsi que les responsables
de la Villa Mont-Noir/Marguerite Yourcenar.

© 2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

Dehors, quelqu'un enfonçait des clous dans du bois dur, épais, un homme qui devait bricoler après son travail, vers six heures en juin. Les cerises étaient mûres dans les arbres, les roses entre deux floraisons, un orage avait ravivé la lumière et redonné de l'air à l'aube. On entendait aussi des enfants jouer contre les haies des jardins, devant les portes métalliques des garages où un ballon rebondissait quelquefois, tapage qui déclenchait des jurons, des menaces, criés par les fenêtres ouvertes derrière les stores abaissés là où donnait le soleil encore haut et chaud à cette heure.

Ils étaient allongés côte à côte, nus sur le drap bleu pâle et ne se touchaient plus. La pointe chiffonnée d'un oreiller séparait leurs épaules. Leurs doigts s'effleuraient à peine sur la cigarette qu'ils se passaient, gardaient le temps d'une bouffée puis tenaient dressée, le filtre entre le pouce et l'index, et lâchaient quand

les doigts en ciseaux de l'autre l'avaient saisie. L'homme continuait à enfoncer chaque clou en terminant la série des cinq grands coups de marteau réguliers par un doublé plus faible et sourd sur le bois. Il réparait peut-être une barrière ou construisait une palissade, quelque chose de solide en tout cas, côté jardin.

La sueur était fraîche sur leurs peaux, leurs ventres très blancs, leurs cuisses et tout son corps à lui, tandis qu'elle s'est déjà exposée au soleil dans des vêtements d'été, jupes légères, hauts sans manches, décolletés. Lui, il vit à l'intérieur, ça se voit, et quand il sort il est pressé, il cherche l'ombre, seuls ses avant-bras, son visage et son cou sont très légèrement brunis.

Il regarde l'armoire sur laquelle s'entassent jusqu'au plafond des cartons, des revues, deux piles de trente-trois tours, des sacs en plastique ficelés sur quelque chose de mou, de la laine peut-être. Il tire une dernière fois sur la cigarette, puis se détourne pour l'écraser dans un petit cendrier jaune, en forme de corbeille, une poterie d'enfant. Il prend sa montre, la remet à son poignet après avoir vu l'heure et il reste allongé sur le côté en regardant l'aiguille des secondes cheminer sur son cadran noir, la main gauche appuyée au bord de la table de nuit où un radio-réveil digital est en partie dissimulé sous des mouchoirs en papier jetés là après usage, beaucoup de mouchoirs grossièrement

chiffonnés, du sperme et des larmes, mêlés, collés, absorbés, et les secondes passant, en rouge, dessous ou derrière, il ne peut pas les voir, il peut seulement lire le dernier chiffre de l'heure, un huit, et celui des minutes : treize.

Elle se tourne vers lui, caresse son dos. Il ne bronche pas. Elle crispe ses doigts écartés entre ses omoplates, enfonce ses ongles dans sa chair et la griffe en appuyant de plus en plus fort au fur et à mesure qu'elle descend vers le flanc. Il tressaille et pousse un petit grognement de protestation. Ça fait trois traits un peu tremblés et roses sur la peau blanche. Elle souffle doucement dessus, en chien de fusil, pelotonnée dans son dos immobile. Un petit avion ronronne dans le ciel. L'homme recommence à planter ses clous dans ses planches dures après une courte pause pendant laquelle il a dû boire, aller chercher du nouveau matériel dans son apprentis ou simplement prendre du recul. Un groupe d'enfants excités court dans la rue, s'éloigne, malgré les appels d'une femme qui leur ordonne de revenir tout de suite et finalement renonce en râlant. Porte claquée. Juste après, la voix pointue, faussement enjouée de la mère retentit dans la cage d'escalier. Elle annonce qu'elle va chercher du râpé, qu'elle sera sortie un petit quart d'heure, puis, n'ayant pas reçu de réponse, elle bougonne et se met en route, on entend ses talons hésiter sur l'allée gravillonnée, s'avancer len-

tement jusqu'au portail qu'elle ouvre et referme sans faire tinter la cloche, on l'entend s'éloigner enfin sur le sol ferme du trottoir d'un pas de plus en plus décidé.

Elle caresse son dos, là où elle l'a griffé et plus bas, sa hanche charnue, sa cuisse, s'arrête en tournant la tête vers le plafond et en retenant sa respiration pour mieux s'imprégner du silence exceptionnel de la maison, quelques secondes, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse les pas lestes et sûrs de Lili qui traverse le palier et descend l'escalier, avec gaieté lui semble-t-il.

– Elle en profite, dit-elle, elle part.

Il ne bouge pas, ne pose aucune question, ne prononce aucun mot signifiant qu'il ne voit pas de quoi elle parle ou qu'il a entendu lui aussi les pas et pensé, au moins pensé que la présence de Lili qu'elle lui avait signalée mais qu'il avait évidemment oubliée... il pourrait le dire maintenant : J'avais oublié qu'elle était là, à côté, tu crois que... ? Non. Rien. C'est loin de lui, tout ça. Et déjà elle s'en veut d'avoir brisé le silence en amenant entre eux quelque chose d'elle qu'il semble refuser et qui pourrait les séparer complètement si elle s'obstinait, se mettait à parler, à lui demander pourquoi et quand et si...

Sa main remonte jusqu'à son aisselle moite que ses doigts fouillent doucement puis laissent. Elle s'allonge à nouveau sur le dos et soupire bruyamment en se massant la gorge, la bouche ouverte, les yeux fermés.

L'homme scie maintenant à la main une planche large et dure en faisant de courtes pauses pendant lesquelles on entend des voix rieuses venant d'une radio allumée dans une cuisine peut-être, côté rue, bruits de vaisselle, d'un jet d'eau affolant des enfants plus loin, d'un scooter qui ralentit, s'arrête puis repart après quelques secondes, le moteur en s'éloignant est relayé par la scie qui continue à entrer dans le bois avec effort.

Soudain il se redresse, s'assied au bord du lit et reste un moment indécis, les coudes sur ses cuisses écartées. Elle ne bouge pas, garde les yeux fermés pour ne pas voir l'ébauche de son prochain mouvement. Son cœur bat. Elle joue en désirant être surprise puisqu'elle sait qu'il va se lever, s'habiller et partir lui aussi, sans qu'elle ait réussi à rien lui dire. Les mots reviendront quand elle entendra sa voiture démarrer dans la rue, freiner au carrefour puis accélérer. Elle sait cela et aussi que rien ne pourra le retenir.

Il prend la bouteille d'eau, boit au goulot, la repose sur la table de nuit et enlève les mouchoirs sales. Il les attrape entre deux doigts et les laisse tomber par terre, épars sur le plancher et sur ses vêtements à elle. Lui, il a posé les siens sur la chaise.

– Bon, il faut que j'y aille, dit-il en regardant le radio-réveil, et le matelas est fortement secoué quand il se lève.

Elle n'ouvre pas les yeux, sent qu'il a jeté sa robe

sur elle, sur son ventre, sa culotte sur son genou. Elle l'entend commencer à enfiler ses habits, slip, pantalon, chaussettes, chaussures, puis la chemise. Elle voudrait lui demander de rester quelques minutes encore avant que la mère revienne, juste le temps de fumer une autre cigarette ensemble, de parler, pas longtemps, mais un tout petit peu, se parler. Lui dire, avant qu'il ait bouclé sa ceinture, que ce serait moins dur pour elle de le laisser partir s'il lui disait quelque chose, n'importe quoi qui lui donnerait la force de l'attendre. Ou qui lui donnerait plutôt de la gaieté dans cette attente. Ce serait ça. C'est ça qui manque tant qu'ils ne se parlent pas.

Elle ouvre les yeux. Il s'est approché de la fenêtre, soulève le store, se penche un peu pour vérifier que sa voiture est toujours bien à l'ombre.

– Tu ne veux pas... ?, fait-elle en se levant à son tour.

– Non. Il est presque la demie. Je suis en retard.

– Embrasse-moi, touche-moi encore !

Il sourit, embarrassé, en regardant son corps nu debout au milieu de la pièce et la porte fermée derrière. Il prend son veston, le jette sur son épaule où il le retient d'un doigt, faisant tinter de l'autre main son trousseau de clés dans sa poche.

– Laisse-moi partir maintenant.

Elle recule jusqu'à la porte, lui barre le passage, les

bras écartés, avec une expression de défi joyeux. Il soupire : Nann !, du ton suppliant et agacé d'un père qui a affaire à une enfant capricieuse. Puis il se penche pour prendre sa mallette, s'avance d'un pas décidé vers elle, lui attrape le poignet et l'attire brusquement contre lui. Les clés la blessent à la hanche mais elle reste collée à lui, sur la pointe des pieds, le bras tordu, essayant d'attraper sa bouche pour la mordre. Il ricane, s'esquive en donnant des petits coups de tête, puis il l'écarte et l'envoie culbuter sur le lit où elle plonge et demeure sans bouger telle qu'il l'a laissée tomber en travers du drap bleu pâle jusqu'à ce qu'elle entende la portière s'ouvrir puis claquer en bas dans la rue. Elle enfouit alors son visage dans l'oreiller et se met à crier pour couvrir le bruit du moteur qui s'éloigne, ralentit au carrefour, accélère. Elle crie son nom et elle l'insulte en mouillant la taie fleurie sur laquelle plus tard elle trouvera des cheveux courts, châtain-gris, qu'elle ramassera un à un, mettra dans le cendrier puis dans un sac à la poubelle avec tous les mouchoirs.

Collée à lui sur le scooter, sans casque, les cheveux dans les yeux et dans la bouche, elle le serre encore plus fort quand ils s'arrêtent au feu et elle lui dit qu'elle a tout. Il se retourne en lui demandant : Quoi ?, d'une voix forte, assourdie par son casque intégral.

– J'ai tout !, répète-t-elle en criant presque.

Il ne semble pas plus avancé mais, comme le feu passe au vert, il démarre sec et la secousse projette leurs bustes vers l'arrière. Le sac à dos de toile claire rebondit sur les reins de Lili qui se met à chanter J'ai tout, tout, tout... en secouant la tête, les yeux mi-clos, tout, tout, les lèvres avancées en arrondi vers un micro imaginaire qui serait fixé sous l'épaule gauche du blouson de Dan dont les franges de cuir retourné lui caressent la gorge, j'ai tout, j'ai tout, j'ai tout tout tout..., sur trois notes basses, un rythme lent marqué par les balancements de sa tête renversée sur sa nuque où se

défait le vague chignon dont elle avait longuement étudié le désordre avant de partir en nouant ses épais cheveux roux à l'aide de plusieurs pinces de plastique turquoise, violet, noir piqueté de strass, en forme de becs d'oiseaux parleurs qui se seraient égarés dans les touffes emmêlées et démêlées maintenant par le vent tiède qui fait couler ses yeux, tout, tout, et les larmes chatouillent quand elles atteignent les oreilles.

Ils roulent à cinquante à l'heure au milieu de la chaussée, indifférents aux automobilistes qui, dès qu'ils peuvent enfin les doubler, les klaxonnent, leur font des signes coléreux, une fausse blonde en décapotable les insulte en gesticulant, ils ne réagissent pas, Lili fredonnant toujours les mêmes mots sur les mêmes notes, tout, tout, ponctués d'inspirations avides, les gaz d'échappement, les vapeurs de diesel, j'ai tout, cette odeur de l'essence où se fondent le lieu et le temps, ce qui s'est passé, ce qui est en train de se passer dans la maison tandis que Dan l'enlève et l'emporte vers le soir, la nuit, loin, où personne ne pourra la trouver, l'attraper, la forcer à revenir... Imaginant en sentant le poids de son sac à dos l'indignation inquiète des deux femmes qui en ce moment même peut-être déjà l'appellent en ouvrant toutes les portes, les fenêtres, elles secouent les couettes des lits, passent les petites à la question, crient, fouillent sa chambre, la mère et la grand-mère s'affrontant, s'injuriant, si pour une fois

elles pouvaient aller jusqu'à s'injurier, ce serait son seul regret de ne pas pouvoir l'entendre ni le voir, ni voir non plus ce type entre elles deux, ce type qui était venu à cinq heures et demie soi-disant pour aider sa mère à mettre de l'ordre dans ses finances de sorte qu'il ne fallait en aucun cas les déranger pendant qu'ils seraient dans la chambre fermée à clé parce que les histoires d'argent en général sont des choses très personnelles, secrètes, importantes et sérieuses qui exigent le plus grand calme, la grand-mère l'avait compris, elle en avait l'expérience, elle avait interdit aux filles de les déranger, votre mère et l'expert, ils sont là-haut, soyez sages et discrètes, soyez polies si vous le voyez... se figurant qu'elles accourraient toutes les trois quand il sonnerait à la porte, qu'elles lui feraient gentiment la révérence et le remercieraient en chœur d'avoir la grande bonté de mettre son nez d'expert dans les relevés de banque, les fiches de paye, les factures, toutes ces choses ennuyeuses et répugnantes comme du linge sale... Momm voulait donc le voir, ce type, bien que sa fille lui ait clairement signifié qu'elle n'y tenait pas. Je m'excuse, mais j'ai quand même le droit de savoir qui se trouve sous mon toit, avait dit Momm comme à chaque fois qu'on annonçait la visite d'un étranger. Personne ne pouvait entrer dans la maison sans passer par elle, plantureuse, incontournable dans la petite entrée, son regard toujours réprobateur, malgré le

grand sourire et les mots doux d'accueil, enchantée, ravie, essayant de retenir auprès d'elle le visiteur ou la visiteuse en débitant sa litanie d'offres de boissons et de petits gâteaux, ne comprenant pas que Lili ne ramène jamais personne à la maison : Tes petites camarades, j'aimerais quand même les connaître, ça me ferait plaisir, ce serait pour moi une façon de participer à ta vie, je ne sais jamais où tu es ni avec qui... Dan, mon dieu, mon prince, mon amour, j'ai tout, tout, tout...

Quand il verra tout à l'heure, quand ils videront le sac à dos et compteront ensemble les billets, les gros billets de Momm qui sera obligée de taire leur disparition vu que personne, c'est sûr et certain, ne se doute jusqu'à présent, n' imagine même qu'elle avait un magot, il faudrait donc qu'elle avoue, mise au pied du mur, le couteau sous la gorge, quel argent ? !, elle entend sa mère hurler dans la cuisine : Quel argent ? ! Tu rêves ! Avant de traiter ma fille de voleuse... Menaçant d'appeler son expert à la rescousse pour entreprendre des démarches, c'est grave, c'est trop grave... Et combien ? ! J'exige que tu me dises combien ! – Cinq mille !, dira Dan époustouflé en la serrant contre lui, heureux, fier d'elle, ou six, sept, huit mille même peut-être, elle n'a pas eu le temps de compter les billets, trop agitée, trop pressée depuis deux jours... l'urgence, quarante-huit heures à peine pour fignoler

son plan qu'elle avait préparé début juin, l'expert était là, Vincent, sa mère avait pour la première fois cité son prénom à table en précisant : un bon ami, ce qui signalait qu'une étape avait été franchie depuis son apparition précédente où elle avait annoncé sa venue en le présentant comme l'homme de confiance de Sabine et Paul Meyer, monsieur Untel, il veut bien, vu que je n'y comprends rien et que Paul m'a fait remarquer que je me faisais avoir depuis des années... – Je te demande pardon, Nann, mais je ne suis pas sûre que tes calculs soient bons car il ne va pas t'aider gratuitement, tu penses bien que ces gens-là..., avait dit Momm. – C'est mon affaire. – Là, je m'excuse, mais j'ai quand même le droit... et Nann l'avait repoussée cette fois, fermement, devant ses trois filles, Nann avait dit : Non, tu n'as pas le droit, et on voyait quel effort il lui avait fallu fournir pour arriver à prononcer cette phrase incroyable et scandaleuse que Momm avait avalée tout rond, silence, les filles se regardant en dissimulant mal leur jubilation, complices et solidaires de leur mère, elle aurait, Lili, si la grand-mère avait osé porter la main sur sa fille ce soir-là, elle regardait sa fourchette et son couteau, elle aurait tué la vieille qui devait sentir en les regardant qu'elle n'avait aucune chance, qu'elles étaient toutes les quatre soudées coude à coude contre elle, Nann et sa progéniture dangereuse, avec derrière l'ombre de cet expert qui

allait peut-être mettre un terme à ces années où elles se faisaient avoir toutes les quatre ensemble, coulant doucement dans le même rafirot, l'argent, l'argent, et Momm avait au moins un bâton en billets de banque répartis dans plusieurs cachettes astucieuses, il fallait y penser, Lili les avait découvertes une à une, elle avait mis des semaines à les dénicher et il y en avait sûrement d'autres, mais elle n'avait plus le temps, trop impatiente, trop pressée de respirer enfin et de chanter collée au dos de Dan sur le scooter qui peinait un peu dans les côtes, près du talus depuis qu'ils avaient quitté la ville, les champs hauts sous le soleil, tous les verts, jaunissant, paille, et les cerises rouges dans les arbres où on avait laissé les échelles pour reprendre les cueillettes dès le lendemain... demain, demain, Dan, tout, tout, tout...



Cette édition électronique du livre
Le Magot de Momm de Hélène Lenoir
a été réalisée le 12 novembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707317629).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326539